Document generated on 06/06/2025 9:25 p.m.

Liberté

Sommaire

Paul Bélanger

Volume 47, Number 2 (268), May 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32876ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bélanger, P. (2005). Sommaire. *Liberté*, *47*(2), 125–135.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sommaire

Paul Bélanger

Encore l'icône des corps, l'éternité
d'un doigt de lumière
sur les reins
de la montagne.

Le temps s'était-il arrêté
à cette lézarde qui courait
oranger sur la ligne de l'horizon ?

Corps aveugle, nimbé de peur
récalcitrant à tout éveil.

Y eut-il seulement un ciel, le sommaire
d'une résidence ? T'en souvient-il
du souvenir de l'étoile, l'exode
appelait l'exode de l'homme
sans jamais se fixer. Peu de choses :
le profil d'une femme contre le mur
d'une chambre, la nuit, un dos
nu confondu à l'obscurité
quelques phrases échappées
une tasse qui tombe et se fracasse
en un autre siècle, des grains de pluie
dans la terre meuble — perles blanches
qu'elle absorbe.

Vertige de l'épine qui épuise les songes
sommaire perdu des paroles enfuies

vous disparaissez au cœur du labyrinthe.

Le sang brûle tes veines que fouaille
un vent rageur ! Ne t'écarte pas
de l'angle des portes, ne t'attarde pas
au seuil trouble du puits
près duquel tu passes
ouvert à la connaissance des lieux
et des choses.

Voudrais-tu la chose plus simple
le poème s'effilocherait sans fin
et s'abîmerait contre la froide
ironie du silence.

Voudrais-tu, au plus près des êtres
rejoindre la vie même, une saison
à jamais t'en sépare.

Il est temps que tu retournes à la vie
des hommes, à leurs bouges disséminés
sur la glace du temps où se figent
leurs noces et leurs paroles
trop éprises de réalité
qui les annihile.

Avons-nous assez parlé des hommes
menacés par l'opprobre ?

Depuis un petit pavillon, j'écoutais
leurs conversations, leurs soliloques

— comme une volée de cloches.

Tu vois au loin l'arcane dorée des ruines.

Es-tu jamais parvenu jusqu'à ce seuil ?
N'est-ce pas étrange que nous suivions
l'étoile plutôt que de la fuir, comme le sifflet
venu du fond de l'outre-mémoire et s'éloignant
de ta chambre à grande vitesse.

Une foule est debout, prête à se mettre en marche.

Un trait de lumière tutoie la montagne
au sommet, et tu voudrais rejoindre
l'esprit des hauteurs, poème
ton regard embrasse plus large
libre, enfin, de toute contingence
et soulagé de ton oubli, les yeux
baignant dans le sel.

Ainsi de ces sensations du paysage
archaïque, aussi violentes
qu'enracinées ; mon regard se consume
au cœur même de l'étoile
comme cette existence unique et mienne
à l'amour, cette force
occulte, animale, de transcender
les générations. Cette folie
des corps brûlés à la nuit
des croisements des confins.

Si haute l'arche des âges et des générations

si profonde l'outre asservie aux hommes

l'horizon s'assombrissant, au moment où nous passons

d'hier la fleur éclose s'est refermée sur son secret

retrouvant sa vie errante et son unité

l'amitié des heures.

Je reviendrai, solitaire
pour t'écrire qu'aucune fin
n'a le visage de l'absence

temps monde toi.

Tu t'étends, Narcisse
au milieu du parc
et nul ne remarque
la déchirure d'un monde
à l'autre, alors que tu traverses
le reflet sombre.

Son visage est un chant
d'oiseau — la syllabe
sans surface du ciel.

(autre retour)

Comment nommer cette chose qui te divise
hors du cercle de ta voix, comme le sable
que tu laisses filer entre tes doigts
avec le secret du temps ?

Si quelqu'un vient, qu'on lui donne
mes domaines, un nom
à son origine et son oubli.

Pays, tant aimé qu'exécré
pays appelé par les poètes
et qui tarde pour toujours

intime patrie de mes images

pays sans pays
dirait-on
pour toujours

et sans autre détour apparaît
à tous tes retours

Je ne peux me soustraire à cette clarté
renaissant des cendres du ciel.
Ai-je vu tant ? Et
que signifie mon nom agonique ?

Je n'entre en aucun autre
que celui consenti qui m'accompagne.

C'est un point fuyant sur l'horizon
dont je ne me rapproche pas.

Je déambulais ainsi dans les rues de Lisbonne
longeant le Tage : chaque son résonnait
dans les autres, tant de regards s'y joignaient
réunis par le paysage.

(Faust errait...)

L'existence nous devance d'un pas
sans que les mots comblent l'écart
ou consolent de cette distance. Nous avançons
dans une allée ombrée, sans comprendre
la grandeur de la nature. Je reste
tant que je suis, le témoin
dérisoire de cette ignorance.

Si je cherche, le fruit sera moins amer
et plus grand, le plaisir d'entrer
dans l'apesanteur, la chambre d'écho
où mon esprit piétine. Ce monde-là
n'est pas si clair. Ce n'est pas
tant son mystère qui illumine
que la résonance d'une âme
qui envahit tout.

N'assistons-nous pas qu'à cela ?
Le pèlerinage, le legs calculé
d'une errance volontaire.

Le soir baigne dans sa lumière
la peau de l'eau est parcourue de frissons.
Le jour enjambe la nuit... et les vies.

Est-ce d'entrer dans l'infini qui le rend
impatient, s'y retrouvant davantage
qu'en lui ; est-ce le temps qui creuse
ces sillons sur sa peau ; est-ce de s'aveugler
que naît la parole ?
Chambre du temps, tapage nocturne
voyelles noires, syllabes blanches
qui pétrissent la matière comme d'autres
leur âme, par quel chemin reconduis-tu
les témoins de la scène...

(... tel qu'en lui-même)

(... au miroir)

Vos mots rameutent les ombres
les unités les plus pures
de l'existence.

L'aube recrée le geste séculaire
d'une aumône venue du lieu
lui-même :

tonnerres, ciel noir de ta colère
— mal qui ne peut masquer
l'amour souverain.

Vous puisiez loin l'eau des seuils
du ciel bleu vous tiriez des mesures
envoûtantes pour les siècles.

Vous disposiez vos roseaux
sur le visage des gisants.

L'arche, oui, l'ombre qui nous porte.